

PLAN

Le jour du vernissage de l'exposition, je me prépare, je m'habille, chemise blanche, veste noire, mon grand manteau gris noir (le peu d'affaires que j'avais emporté avec moi à Kyoto s'étant peu à peu raréfié, j'avais racheté du linge de rechange dans un grand magasin Seibu).

Avant de partir, je m'étais arrêté à la réception. J'avais regardé l'itinéraire entre l'hôtel et le musée, pas très loin, une dizaine de minutes à pieds. L'accès à Internet se faisait via un ordinateur à pièces et j'avais glissé quelques pièces de cents yens dans l'appareil pour repérer l'itinéraire entre l'hôtel et le musée.

Mais je ne l'avais pas imprimé.

Je pars dans la nuit

La grande gare de Shinagawa, ma progression vers le sud, je rejoins la station de JR de Shinagawa, Takanawa exit, je longe Daiichi Keihi, puis Yatsuyamadori.

Dédale autoroutier, peu accessible aux piétons.

Labyrinthe, je m'égare, je passe devant le siège de Sony (?), il me semble que j'ai dépassé le bon embranchement, je rejoins le grand hôtel Laforêt par l'arrière. J'entre, je le traverse, je ressors sur un grand parking, je le reconnais, le grand parking vide la dernière fois que j'étais venu.

Une certaine animation, je reconnais les lieux, le chemin qui descend vers le lac.

Une allée de pierres, le mur d'enceinte du musée.

Vestige de neige dans les sous-bois

Le grand portail métallique du musée ouvert, beaucoup de monde, beaucoup d'animation. L'allée centrale qui sinuait dans les jardins était éclairée par une haie de lumières vivantes, lanternes et photophores posés à même le sol qui dansaient et tremblotaient dans la nuit.

Couloir de lanternes qui trace un chemin de lumière dans les jardins

Je me mêle à la foule, des gens entrent et sortent.

Tout est très organisé.

Au passage de la porte, les gens présentent leur carton d'invitation.

Devant l'entrée du musée, des tables accueillent les invités qui n'ont pas de cartons, des hôtesses cochent des noms sur des listes et proposent des badges, des invitations, un programme, parfois le catalogue.

Je laisse la foule se disperser.

Je n'ai pas de carton d'invitation.

Je me sens légèrement oppressé, je n'ose pas me présenter et demander une invitation.

Je reste, en attente, devant la porte, je regarde à l'intérieur, je cherche Marie du regard. Je ne la vois pas.

Je devine les salles d'exposition à l'intérieur.

Je m'approche, fais un pas, aperçois la salle de contrôle, avec ses allures de studio de mixage ou de régie-image de salle multimédia. Un gardien uniforme était assis là en face d'une rangée de moniteurs vidéos qui diffusaient des plans presque fixes, syncopés, en noir et blanc de dizaines de caméras de surveillance orientées sur les environs et les différentes salles d'exposition.

Il se retourne et m'aperçoit, nos regards se croisent, et je disparaissais, je m'éloigne, je me fonds dans la foule, je reviens sur mes pas. Je me sens reconnu — par ce gardien, ou un autre, celui-là même que quelques jours plus tôt j'avais failli agressé à l'acide —.

Je m'apprête à ressortir du musée, et j'aperçois les points rouge lasers des caméras de surveillance du portail métallique.

Je panique.

Je me sens mal, je transpire.

Je bifurque, je quitte l'allée et traverse les jardins, contourne le bâtiment et m'enfonce dans la nuit.

Peur, tension.

L'arrière du bâtiment dans le noir, pas de fenêtre, pas de baie vitrée. Pas un bruit. Je me sens suivi, observé.

Je ne bouge plus, je guette, j'attends.

Cinq minutes s'écoulent, je reprends mes esprits, je contourne la bâtiment, très bas, très allongé, sa forme futuriste d'aile de soucoupe volante, en béton blanc, verre et aluminium.

J'examine le toit, pas très haut, quatre mètres, cinq mètres. Je me hisse sur un muret pour observer mieux l'architecture, les environs. J'escalade un rebord et je rejoins une échelle de secours en colimaçon, protégée d'une armature métallique ajourée.

Je monte quelques degrés et je rejoins le toit, je me retrouve sur le toit. Le toit est à peine incliné. J'entends maintenant un brouhaha étouffé qui vient d'en bas, mais je ne sais pas d'où précisément. J'aperçois alors, à quelques mètres de moi, un grand vasistas creusé dans la pente même du toit.

J'approche la tête, prudemment, et, penché en avant, je découvre une salle d'exposition en contrebas. Il s'agit sans doute de la plus grande des quatre salles, je commence à reconnaître des œuvres accrochées au cimaise.

L'exposition de Marie en contrebas, les œuvres au mur, les invités.

Je n'aperçois pas Marie tout de suite et tout se mêle dans mon esprit, le passé et le présent,

Cette sensation unique, faite de temps passé, d'images éparses, de goûts et d'odeurs japonaises dispersées — la matière même, immatérielle, du souvenir —, je voudrais essayer de la restituer dans ce qu'elle a d'indéchiffrable et d'incohérent.

Je ne sais quelle valeur accorder à ce que j'ai vu à ce moment-là, était-ce la réalité que j'apercevais obliquement derrière ce carreau de verre, une réalité étouffée qui se déroulait sans son sous mes yeux, et qui avait quelque chose d'une projection d'une scène passée en trois dimensions, comme celles que pouvait proposer la machine de Morel inventée par Bioy Casares, un monde proche et inatteignable, sur lequel je n'avais aucune prise, avec lequel je ne pouvais interagir, que je voyais évoluer sous mes yeux, les personnages évoluant dans des sortes de limbes — avant la mort, après la mort — Description du cocktail

Je ne savais quelle valeur accordé à cette scène ouateuse qui se déroulait sous mes yeux, où Jean-Christophe de G., que je ne connaissais pas encore, que je n'avais

pas encore vu, parlait avec Marie, une coupe de champagne à la main, un homme en tout cas lui parlait, mais comment pouvais-je savoir qu'il s'agissait de Jean-Christophe de G.

Tout se mêle, passé, présent, futur. Mes souvenirs réels se mêlent à ce que j'ai appris par la suite,

Jalousie.

L'envie, alors, me prend d'agresser cet homme que je ne connais pas encore.

Je me sens très mal, je me demande soudain si je n'ai pas un flacon d'acide chlorhydrique dans la poche de ma veste, le passé et le présent se superposent, Se pouvait-il que j'ai eu un jour, ici même, en ce même lieu, et pas plus tard qu'il y a trois ou quatre jours, un flacon d'acide chlorhydrique dans la poche de ma veste. je n'en croyais rien, cela ne me semblait pas possible, pas vraisemblable. Ce ne devait pas être de moi qu'il s'agissait alors. Non; Je ne me reconnaissais pas.

Si j'ai aperçu Jean-Christophe de G. ce soir-là, si mes yeux se sont posés sur lui ce soir-là — ce dont je n'ai aucun souvenir conscient —, je ne savais pas alors qui il était, je ne pouvais pas le savoir, je ne savais pas non plus ce qu'il représenterait pour moi à l'avenir, ce que j'apprendrais sur lui par la suite et je n'avais aucune raison de la reconnaître, aucun moyen de le reconnaître

DEUXIEME PARTIE

à l'imparfait

L'attitude de Marie à mon égard entre notre retour en France (janvier) et fin octobre. A notre retour sa froideur, sa détermination, elle me laisse déménager, trouver le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint Thomas.

Un mot sur moi, mon désarroi, l'autre Marie (?) A voir.

Marie fantasque avec moi, désinvolte, qui ne veut plus me voir et m'appelle au secours la nuit de la mort de Jean-Christophe de G., puis ne me donne plus de nouvelles et à la fin de l'été m'invite à la rejoindre à l'île d'Elbe.

Plus surprenant encore, au retour de l'île d'Elbe — alors que nous nous étions rapprochés de nouveau et avions même fait l'amour pour la première fois depuis que nous étions séparés — elle m'abandonne, elle me néglige.

Plus de nouvelles.

Je me réinstalle dans le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas.

Fin octobre elle m'appelle, m'apprend la mort du vieux Maurizio et me propose de l'accompagner à l'île d'Elbe pour les obsèques.

Moi, grinçant : "tu ne fais appel à moi qu'en cas de décès"

Je pensai alors, grinçant "tu ne fais appel à moi qu'en cas de décès", mais je ne le dis pas (je lui dis que oui, que je viendrais).

Un été, Marie cesse de prendre la pilule.
Le sperme, la semence

Dès que ta main m'effleure, mmmh, dit-elle

TROISIEME PARTIE

L'île d'Elbe à la Toussaint

L'enterrement du vieux Maurizio (complètement raté, on arrive quand tous est fini, les condoléances durent à peine deux minutes sur le bord de la route, les portières de la vieille camionnette break de son père encore ouvertes. On embrasse la fille de Maurizio, on salue la famille qu'on ne connaît pas, et tout le monde remonte dans les voitures, se disperse).

Le dîner le soir avec Marie à la Rivercina.

La maison silencieuse. Le vent, le froid, l'humidité.

L'automne à l'île d'Elbe.

Nos journées, notre état d'esprit.

Le 1er novembre.

Le caveau de son père.

Le cimetière de Portoferraio, grande scène finale.

DEBRIS

et je demandai à Marie de me pardonner. Sony, lui dis-je.

L'art et la vie

entrevoir, chez moi, une élégance, une douceur, une grâce et une grandeur

Marie : Il m'arrive de m'emmerder à l'île d'Elbe, mais je ne déprime jamais.

Réflexion. Ce qui échappe. Ce qu'on ne contrôle pas.

Ce qu'on contrôle, ce qui échappe

Réflexion sur la création (cf. réflexion sur le rêve dans La Vérité sur Marie)

timide, sensible, lâche et méchant.

La vie, cette semaine-là, à Tokyo, pour Marie, avait été particulièrement riche en hasards et en imperfections. Nous nous étions séparés quelques jours plus tôt,

Il faisait déjà nuit dehors, et des lueurs de néons bleus qui provenaient de la rue pénétraient dans ma chambre, qui était restée dans l'obscurité, uniquement éclairée par la lumière du cabinet de toilette et la lueur blafarde du téléviseur qui restait allumé en permanence sur son bras articulé dans un angle de la pièce.

J'avais inauguré des sous-vêtements neufs (le peu d'affaires que j'avais emporté avec moi à Kyoto s'étant peu à peu raréfié, je m'étais rendu dans l'après-midi dans un grand magasin Seibu pour racheter du linge de rechange), et j'avais délivré une belle chemise blanche de son emballage de plastique.

Avant de quitter l'hôtel, je m'étais arrêté à la réception pour me renseigner sur le chemin du musée. Personne n'avait pu me renseigner, et j'avais cherché sur Internet, il y avait un ordinateur dans le hall de réception. J'avais pris place sur le siège, et j'avais glissé quelques pièces de cent yens dans l'appareil pour obtenir la connexion Internet. Le musée ne se trouvait qu'à une dizaine de minutes à pieds de l'hôtel, je repérai l'itinéraire, il fallait rejoindre la station JR de Shinagawa, puis prendre vers le sud, une rue qui s'appelait Yatsuyama dori. d

Le musée ne se trouvait qu'à une dizaine de minutes de l'hôtel, et je partis à pieds dans Tokyo. Il faisait déjà nuit, et le quartier de la gare JR de Shinagawa était très animé, des milliers de personnes entraient et sortaient de la station. M'attardant devant un plan

Je finis par reconnaître le grand hôtel qui jouxtait le musée, mais je me trouvais à l'arrière du bâtiment, et je dus entrer par une porte secondaire qui donnait sur la rue. L'hôtel était un labyrinthe, qui s'étageait sur plusieurs niveaux et comptait plusieurs salles de réception, des jardins, des annexes. J'errai un moment dans ce dédale,

montant des escaliers, traversant des coursives qui s'ouvraient sur des rotondes désertes, de paisibles jardins japonais éclairés dans la nuit se devinaient à travers les baies vitrées. L'hôtel semblait abandonné, comme un décor silencieux, démesuré et inutile. Il n'y avait pas âme qui vive dans les allées, je semblais être tout seul dans cet hôtel, et je me croisais parfois dans les miroirs, tombant à l'improviste sur ma silhouette égarée au détour d'un couloir, figure circonspecte qui errait là en grand manteau gris noir. Ayant traversé l'hôtel de part en part, je passai la double porte vitrée de l'entrée principale et je débouchai sur le grand parking commun à l'hôtel et au musée, où

C'était la première fois, ce soir, que je me remémorais l'épisode douloureux de l'acide chlorydrique qui s'était dénoué non loin d'ici dans un sous-bois quelques jours plus tôt, même si l'angoisse que j'éprouvais depuis le début de l'après-midi ne pouvait sans doute pas être attribuée exclusivement à l'appréhension — réelle, indéniable — que j'éprouvais à la perspective de retrouver Marie, mais devait sans doute être étendue également aux lieux eux-mêmes, chargés pour moi de ce passé douloureux. Jusqu'à présent, depuis le dénouement de l'épisode du flacon d'acide, heureusement sans drame ni violence, j'avais tout fait pour l'effacer de ma mémoire, le nier purement et simplement, comme s'il n'avait jamais existé, ou que je n'étais pas concerné, que ce n'était pas de moi qu'il s'agissait : pour ma part, j'en étais persuadé, c'était l'évidence même — et il est certain que la vraisemblance jouait en ma faveur —, je n'avais jamais porté de flacon d'acide chlorydrique dans la poche de ma veste. Jamais. Mais la moindre évocation de l'existence de ce flacon m'était encore pénible, et, à défaut de pouvoir nier son existence dans mon esprit, je pouvais au moins laisser planer un doute sur l'authenticité réelle de l'épisode. Gageons que ce doute jouait en ma faveur. Ma lente, assidue, et persévérante opération de déni semblait en passe d'atteindre son objectif, même s'il y avait quand même un paradoxe que je m'expliquais mal à vouloir ainsi nier avec force un épisode que personne ne me prêtait et qui n'avait jamais eu lieu.

la plupart sobrement habillés, quelques-uns avec excentricité, un petit monsieur en haut de forme à rayures qu'accompagnait une Japonaise en pantalon skinny et petit perfecto cintré porté à même la peau, qui ne cachait pas grand-chose de ses seins inexistantes

La foule, en dessous de moi, très dense, volubile, de laquelle émergeaient un bouquet de verres mobiles, les taches de couleur des cravates et des robes, des mains en mouvement qui rythmaient les conversations,— je ne percevais que des détails inintelligibles, et des courants de fond—

Le directeur du *Contemporary Art Space*, qui était accompagné d'une Japonaise en pantalon skinny en nappa stretch et petit perfecto cintré porté à même la peau qui ne cachait pas grand chose de ses seins inexistantes (son épouse ?),

qu'elle avait adressée à quelqu'un que je ne connaissais pas, quelqu'un dont je ne garde aucun souvenir, dont le visage encore aujourd'hui reste complètement

inexistant dans ma mémoire — quelqu'un qui pouvait être Jean-Christophe de G. autant que n'importe quel invité présent à ses côtés à ce moment-là —, cette phrase, comme un vent d'ouest venant du nord-est

Mais, sur le moment, je l'ignorais, je ne savais même pas qui était Jean-Christophe de G., et je n'avais aucun moyen de le reconnaître dans la foule.

— je ne voyais que des détails —, foule bruisante de cocktail qui semblait agitée de courants internes qui la mélangeaient et la recomposaient sans cesse, à la fois immobile et en mouvement, qui se distendait parfois et se recomposait aussitôt, quelques individus se frayaient un passage en son sein, avançaient de profil, un verre à la main, jouant de l'épaule pour gagner quelques mètres et rejoindre un sous-groupe dans lequel ils s'intégraient, se diluaient instantanément, des invités entraient dans la salle à jet continu, hommes austères, une main dans la poche, qui restaient sur le pas de la porte et inspectaient les lieux avec une moue distante, d'autres repartaient, disparaissaient dans une autre salle.

Jean-Christophe de G., qui, dans les premiers temps de leur conversation, cernait véritablement Marie de son corps, déployant symboliquement son torse et ses épaules autour d'elle pour empêcher quiconque d'approcher, avait fini par relâcher peu à peu la rigueur de son siège, avait donné du lest aux rêts virtuels qui l'enserraient et il la laissait à présent davantage respirer, et même faire un pas de côté, si elle le désirait, adresser un furtif sourire à quelque personne de sa connaissance qui passait à leur portée. Etant parvenu à mettre à l'écart le petit groupe de personnes qui l'entouraient initialement, il avait fait le vide autour d'elle et la foule avait tacitement accepté le fait accompli et laissait converser tranquillement ensemble ce couple qui venait se former sans songer à venir s'immiscer dans leur conversation. Jusqu'à présent, Marie était restée une créature largement fictive pour Jean-Christophe de G., simple projection passive d'une femme qui évoluait dans son esprit. Elle n'avait pas encore interagi avec lui pour l'instant, n'ayant rien apporté de personnel à leur échange, si ce n'est ses sourires, son acquiescement et sa disponibilité. Le fait qu'elle était vivante, qu'elle avait une sensibilité, un goût, des sentiments, n'avait en rien interagi avec l'image purement solipsiste qu'était en train de se contruire d'elle. De la même manière qu'il n'avait pas jeté un seul coup d'oeil sur les oeuvres exposées dans la salle, il ne l'avait pas regardée une seule fois, elle, et aurait sans doute été incapable de dire à quoi elle ressemblait, trop concentré sur son sujet, et les progrès indéniables de sa conquête. Ce n'était pas à elle qu'il s'adressait, mais à une construction mentale qui n'existait que dans son esprit. Mais assez parler d'amour — peu importe ces considérations qui ne les effleuraient même pas,

C'est pas terrible terrible, hein, finit-il par dire à mi-voix, comme à lui même, sans que l'on sût vraiment de quoi il parlait, et il se tut, il n'ajouta rien. Il semblait réfléchir, peser mentalement le pour du contre. Il releva la tête vers eux et les regarda, en attendant une confirmation.

Marie, autant qu'il en pouvait juger, était entourée de quelques personnes, une petite cour colorées d'admirateurs et d'officiels. Les Japonais sont sobres jusque dans l'excentricité et peuvent porter des redingotes rayées, des chapeaux en pièce montées de plusieurs étages avec décorations et fanfreluches et d'énormes lunettes disproportionnées roses et vertes avec une rigueur de Lord anglais et une absence de sourire déconcertante. Le directeur du *Contemporary Art Space*, les mains derrière le dos, avec sa barbe poivre et sel qui lui donnait des allures de Méditerranéen ténébreux, ombrageux critique d'art espagnol ou austère commissaire d'exposition lusitanien (le sel et le poivre n'ayant jamais fait tellement japonais), était en grande conversation avec un diplomate français, qui était accompagné d'une Japonaise plus jeune que lui, en pantalon skinny et petit perfecto cintré porté à même la peau qui ne cachait pas grand chose de ses seins inexistantes (son épouse ?). Marie, elle, sobrement vêtue d'un ample pantalon noir et d'un chemisier blanc — on aurait pu croire que les personnes les plus exubérantes dans une soirée sont nécessairement les plus connues — serrait des mains autour d'elle, recevait des compliments, parlait à plusieurs personnes à la fois.

et il partit du vernissage à la lituanienne (contrairement à partir à l'anglaise — qui est filer sans dire au-revoir — partir à la lituanienne, c'est dire au-revoir sans jamais partir). Il fit la bise à Marie,

Pierre Signorelli, qui continuait de transpirer dans son épais manteau, leur annonça alors qu'il allait partir et proposa à Jean-Christophe de G. de le raccompagner. Je te dépose à l'hôtel, lui dit-il. Ce n'était pas à proprement parler une question, plutôt une information, et Jean-Christophe de G fut complètement décontenancé, il ne trouva rien à répondre, aucune excuse, aucun prétexte. Il avança bien que ce n'était pas la peine, mais cela parut être une protestation de pure forme, et, Pierre Signorelli, l'entraînant par le bras, le força à bouger, à faire un pas tout au moins, vers la sortie, et ils se dirigèrent vers le vestiaire, Marie les suivait, indécise, aussi prise au dépourvu que Jean-Christophe de G. (ils échangèrent un rapide regard d'impuissance). Ils n'étaient pas encore sortis de la grande salle d'exposition que

La foule, en-dessous de moi, semblait figée autour de Marie, à l'arrêt, comme dans l'attente de quelque signal invisible qui leur eût donné l'autorisation de pouvoir recommencer à bouger, et puis Marie se ressaisit, fit un pas de côté et le petit cercle qui l'entourait, resté un instant interdit, se remit en mouvement et la foule s'anima de nouveau, comme les glaces d'une banquise qui se met à fondre lentement.

Mais qu'est-ce que longtemps à l'échelle d'une minute — de deux minutes, trois minutes tout au plus, c'est à dire le temps que je restai là sur le toit, penché sur ce hublot qui donnait sur la salle d'exposition, avant de redescendre et de quitter le musée par une porte de service qui donnait dans le mur d'enceinte.

Je retenais ma respiration, immobile sur le toit, et je regardais Marie évoluer sous moi derrière la vitre. Je me rendis compte alors qu'à force de l'observer, je pouvais deviner certaines phrases qui se dessinaient sur ses lèvres, au début de simples énoncés sommaires, ponctuations naturelles qui ne faisaient qu'accompagner une

situation évidente à interpréter, comme quand je parvenais à déchiffrer, dans le mouvement comme engourdi de ses lèvres, un muet "*nice to meet you*" qu'elle adressait avec une cordialité retenue à quelque personne qu'on lui présentait. Je continuais de la regarder, et je me mis à concentrer mes regards plus précisément sur ses lèvres, à étudier attentivement les mouvements de sa bouche — ses déplacements labiaux, la position de sa langue — pour essayer de deviner ce qu'elle disait, à défaut de pouvoir le lire précisément. Je ressentais en même temps une inquiétude diffuse à l'observer ainsi à son insu, craignant soudain de surprendre sur ses lèvres quelque vérité secrète que je n'aurais jamais dû apprendre, un aveu involontaire qui aurait pu lui échapper dans la mesure où elle ignorait que j'étais en train de l'observer. Avec crainte, avec une appréhension croissante à mesure que je l'épiais, je m'imaginai soudain être témoin d'une révélation bouleversante, qui se fût rapporté à notre amour ou aux circonstances encore récentes de notre rupture, quelque chose d'intime, et de privé, mais la seule phrase que je pus déchiffrer sur ses lèvres ne m'apprit rien de particulier sur son état d'esprit., quoique, très indirectement, on pouvait la rapporter à notre rupture. Non, cette phrase, la seule phrase complète et intelligible que je pus lire ce soir-là sur ses lèvres, qu'elle avait dite d'un coup, dans un élan spontané, les yeux brillants, avec la sorte de franchise enjouée et souveraine qui la caractérise, c'est : "Moi, quand je suis déprimée, je me fais un oeuf à la coque."

A genoux sur le toit, j'observais Marie

A genoux sur le toit, j'observais Marie et je murmurai doucement son nom dans la nuit, je bougeai les lèvres, mais aucun son ne sortit de ma bouche, seulement une légère buée, une haleine hésitante que je vis stagner un instant devant moi dans l'air sombre. Alors, remuant de nouveau tout doucement les lèvres en regardant intensément Marie en contrebas, j'articulai muettement les mots "je t'aime", je le dis douloureusement, je le dis tendrement. Aucun son ne sortit de ma bouche cette fois-ci non plus, mais mes lèvres avaient de nouveau bougé, et, quand elles s'étaient entrouvertes, une nouvelle bouffée de buée s'était échappée de mes lèvres, flottante, évanescence, qui contenait l'aveu que je venais de lui faire, que je vis se dissoudre devant moi pour se fondre dans l'air glacé de la nuit.

Ce fut tout— et je fus surpris moi-même de cet aveu, moi qui ne lui avais jamais dit de vive voix.

Je ne bougeais pas sur le toit, je demeurais légèrement en retrait du hublot, le corps dissimulé, tapi dans la pénombre, qui ne laissait aucune prise aux regards, pour ne pas être repéré des invités, seul le faisceau immatériel de mon propre regard plongeait en contrebas dans la salle d'exposition. Ce n'était pas la première fois que j'apercevais cette grande salle de musée qui brillait à présent de tous ses feux en ce soir de vernissage, je l'avais connue parfaitement déserte, impressionnante de

nudité, quand j'avais accompagné Marie pour les premiers repérages de son exposition, je l'avais connue très sombre aussi, quelques jours plus tard, sans le moindre éclairage, inquiétante, ombrée, fantomatique, quand je m'étais introduit de nuit dans le musée et que j'avais traversé en coup de vent l'exposition de Marie dont le montage venait d'être terminé, et je la découvrais à l'instant, vibrante de conversations et de vie, comme si une troisième couche de réalité s'était superposée aux deux autres et venait s'imposer à moi avec une force de conviction indéniable, un effet de réel saisissant, car Marie était là, je l'avais sous les yeux.

Marie, que je regardais fixement, je la voyais, elle, là, son corps, sa peau, sa présence, son aura, son allure, et j'avais envie de pleurer, Marie, dans la lumière, en robe bleu électrique, les yeux légèrement maquillés, les lèvres plus soutenues, d'un rouge vif, franc, écarlate, absolu, Marie, émouvante, détendue, souriante, qui était entourée de quelques personnes, une petite cour d'admirateurs et d'officiels, parmi lesquelles je reconnus son collaborateur Yamada Kenji et le directeur du *Contemporary Art Space* (avec sa barbe poivre et sel, qui lui donnait des allures d'Occidental, de Méditerranéen ténébreux, ombrageux critique d'art espagnol ou austère commissaire d'exposition portugais — le sel et le poivre ne faisant pas tellement japonais). Marie serrait des mains autour d'elle, recevait des compliments, parlait à plusieurs personnes à la fois. A mesure que je l'observais, je me rendais compte qu'il émanait d'elle quelque chose de lumineux, une grâce, une élégance, une évidence — elle rayonnait, littéralement, dans ce vernissage —, et je ne sais si au soulagement que j'éprouvais de ne pas la voir malheureuse ne se mêlait pas un pincement d'amour-propre blessé de la découvrir aussi sereine et épanouie si peu de temps après notre séparation. Mais je n'ignorais pas que les apparences sont parfois trompeuses (et, qui sait si, derrière la vitrine de sérénité qu'elle affichait, les larmes ne veillaient pas à l'intérieur — qu'un rien pouvait activer et faire couler à flots).

Je retenais ma respiration, immobile sur le toit, et je regardais Marie évoluer sous moi derrière la vitre du vasistas dans cette réalité d'aquarium, qui passait fluidement de groupe en groupe, comme un dauphin sinueux dans sa robe bleu électrique, précédée d'une escorte de poissons pilotes empressés qui lui traçait la voie dans la foule. Elle échangeait un mot avec chacun, riait un instant de bon coeur en exerçant une pression amicale sur un avant-bras, et je regardais sa bouche lumineuse et ravie, que je voyais prononcer de silencieux "bonjour" quand elle serrait la main d'un invité.

Je retenais ma respiration, immobile sur le toit, et je regardais Marie évoluer sous moi derrière la vitre. Je me rendis compte alors qu'à force d'observer sa bouche — ses déplacements labiaux, la position de sa langue —, je pouvais deviner certaines phrases qui se dessinaient sur ses lèvres, au début de simples énoncés sommaires, ponctuations naturelles qui ne faisaient qu'accompagner une situation évidente à interpréter, comme quand je parvenais à déchiffrer, dans le mouvement comme engourdi de ses lèvres, un muet "*nice to meet you*" qu'elle adressait en souriant à quelque Japonais qui lui était présenté. Je continuais de regarder Marie, je ne pouvais détacher mon regard de sa bouche, que j'avais tendrement enserrée dans mon champ de vision, tout près de ses lèvres et m'approchant encore, lui effleurant la langue des yeux dans un furtif baiser mental. Je me mis alors à ressentir une

inquiétude diffuse, craignant soudain de suprendre quelque secret ce soir sur ses lèvres, un aveu involontaire, quelque chose que j'aurais dû ignorer et qui aurait pu lui échapper dans la mesure où elle ignorait que j'étais en train de l'observer depuis le toit du musée. J'imaginai avec crainte être soudain témoin d'une révélation, quelque chose d'intime, de privé, de bouleversant, qui se fût rapporté à notre amour ou aux circonstances de notre rupture, mais la seule phrase que je parvins à saisir sur ses lèvres ce soir-là ne m'apprit rien de particulier sur son état d'esprit. Non, cette phrase, la seule phrase complète et cohérente que je pus lire sur ses lèvres, du pur Marie, qu'elle avait dite les yeux brillants, avec une sorte de franchise souveraine, c'est : "Moi, quand je suis déprimée, je me fais un oeuf à la coque" Du pur Marie.

Note. Accentuer la présence sur le toit, ma position par rapport au vasistas, les genoux, le grand manteau gris noir dont les pans touchent le sol.

Les lumières bleues sur le toit : un collier de diodes bleues luminescentes.

Présence du ciel.

Le passage d'un métro au loin, présence des environs, la proximité du petit lac dans la nuit

Je retenais ma respiration, immobile sur le toit.

Je la regardais et j'avais envie de pleurer.

et je regardais Marie, je ne l'avais pas quitté un seul instant des yeux durant cette interminable minute, longue comme une histoire d'amour, un, comme un tremblement de terre, pendant laquelle je l'avais épiée en pleine nuit dans Tokyo depuis le toit du *Contemporary Art Space de Shinagawa* — avant de redescendre des toits et de quitter le musée par une porte dérobée réservée aux camions de livraison. (?)

Mieux visualiser l'intérieur de la salle d'exposition.

Mieux voir Marie.

Marie, une étrangère.

Je regardais Marie sans la comprendre.

lecture labiale

identifier les sons et leur donner un sens

observer les mouvements des lèvres d'une personne pour deviner ce qu'elle dit

ouverture de la bouche, position de la langue, présence des dents.

La personnalité réduit à la bouche.

La langue de Marie, sur laquelle se je focalise, gongler la scène, la fantasmer
proximité de la bouche de Marie s'approcher, en esprit, de sa bouche, comme si j'allais l'embrasser comme un baiser (?)

L'amour, comme le temps

Ou bien l'amour cesse, ou bien il demeure, il persiste, notre amour est comme le temps lui-même, immobile et en mouvement. Pour durer, l'amour doit finir en continu, s'éteindre en permanence, au rythme du temps qui passe, toujours à la fois présent et déjà passé.

L'amour, ce que j'en sais.

Il y avait une grande majorité de Japonais dans la foule, quelques visages, très peu, m'étaient familiers,

FOULE DE COCKTAIL : — je ne percevais que des détails isolés —, foule bruisante de cocktail qui semblait agitée de courants internes qui la mélangeaient et la recomposaient sans cesse, à la fois immobile et en mouvement, elle se distendait parfois en de molles excroissances momentées et se recomposait aussitôt, quelques individus se frayaient un passage en son sein, avançaient de profil, un verre à la main, jouant de l'épaule pour gagner quelques mètres et rejoindre un sous-groupe dans lequel ils s'intégraient, se diluaient instantanément, des invités entraient lentement dans la salle à jet continu, hommes austères, une main dans la poche, qui restaient sur le pas de la porte et inspectaient les lieux avec une moue distante, d'autres repartaient, disparaissaient dans une autre salle.

Note (avril 2010) :

Une approche visuelle - conceptuelle - du néant
Une réflexion sur le néant, le non advenu, le potentiel

faire une différence entre le néant qui a été — son passé, les morts que nous avons connus — et le néant qui n'a pas été (qui est resté comme une potentialité jamais accomplie)

le néant avant la vie, après la mort

voir vieillir (?)
les yeux rivés
Arrêt sur image

cf. appareil-photo : le mouvement serait arrêté, rien ne bougerait plus, ni ma présence ni mon absence, il y aurait là toute l'immobilité qui précède la vie et toute celle qui la suit, à peine plus lointaine que celle que j'avais sous les yeux

Plus tard (ou mentalement) : j'embrassai ses paupières closes qui palpitérent comme un papillon sous mes lèvres

en la regardant, lui dire je t'aime à voix basse dans la nuit, moi qui ne lui avais jamais dit "je t'aime" en sa présence, je le lui dis là, à voix basse, dans la nuit, agenouillé sur le toit, une légère buée s'échappant de mes lèvres dans la nuit et le froid piquant

"la main se trouva déchargée des tâches artistiques les plus importantes, lesquelles désormais furent réservées à l'oeil (rivé sur l'objectif)" Walter Benjamin

Immobilité

et alors les lèvres de Marie s'étaient animées de vie

et qui s'imposa à moi avec une force de conviction indéniable, un effet de réel saisissant, car Marie était là, je l'avais sous les yeux.

Lorsque je la vis j'éprouvai un immense soulagement
Un relâchement de la tension, fin de l'inquiétude
et je faillis repartir aussitôt car je sentais gêné de l'observer à son corps défendant, à son insu, alors que j'aurais pu descendre et aller lui parler
Mais j'étais attendri de l'observer et je m'atardai un peu, pas longtemps, encore un trentaine de secondes — en tout, je n'avais pas dû rester plus de deux ou trois minutes sur le toit —

Je souriais en la regardant

J'étais attendri.

Je la détaillais (?)

une des dernières fois que nous nous étions aimés, j'avais embrassé ses paupières closes qui avaient palpiter sous mes lèvres comme un papillon qui

Je reconnus même le directeur du Contemporary Space de Shinagawa, un peu plus loin, dans un autre groupe, que j'avais rencontré quelques jours plus tôt en compagnie de Marie. Il portait toujours la même veste pied de poule (?)

Et alors les lèvres de Marie s'étaient animées de vie

les yeux rivés